

THOMAS JEFFERSON CHEZ LES MONTESQUIEU

La mémoire humaine est fugace ; il était tentant de faire revivre, dans une courte **PIÈCE DE THÉÂTRE** jouée au château de La Brède lors des Journées du Patrimoine 2018, des personnages célèbres, mais oubliés...

Le fils et les petits-fils de Montesquieu, leurs familles, leurs amis, Thomas Jefferson venu à Bordeaux en 1787 : ils nous dévoilent des moments de la Grande Histoire, qui fut aussi la leur !

Raconter la vie de Charles-Louis, « un honnête homme », parti avec La Fayette combattre aux États-Unis, puis ballotté par la tempête de 1789, nous éclaire sur ce qui s'est passé, **APRÈS**, chez les Montesquieu du XIX^e siècle.



Monique Brut Moncassin, née en 1949 à Libourne, réside à La Brède depuis 39 ans. Elle a fait revivre le baron brédois auprès de sa famille, de ses amours et des Salons ; puis elle l'a accompagné dans ses vignobles et a raconté l'histoire des ancêtres maternels de Montesquieu et de la baronnie. Elle s'intéresse plutôt à l'Homme qu'au Grand Homme et à certains de ses descendants tombés dans l'oubli.

THOMAS JEFFERSON CHEZ LES MONTESQUIEU

CHARLES-LOUIS, UN PETIT-FILS DE MONTESQUIEU

Monique BRUT MONCASSIN



Prix: 18 euros

MONIQUE BRUT MONCASSIN

THOMAS JEFFERSON
CHEZ LES MONTESQUIEU

BORDEAUX - MAI 1787

— PIÈCE DE THÉÂTRE —



UN PETIT-FILS
DE MONTESQUIEU :

CHARLES-LOUIS 1749-1824

INTRODUCTION :

En septembre 2018, les Journées su Patrimoine au Chateau de La Brède m'ont donné l'occasion d' évoquer **l'AUTRE CHARLES- LOUIS** de SECONDAT; celui qui portait le prénom de son grand-père et parrain, *Montesquieu*.

Parfaitement ignoré des historiens, il faut bien chercher pour trouver des bribes de sa vie : Jules Delpit en 1888, François Cadilhon en 2016 ne s'étendent pas outre mesure dans leurs publications ; Louis Desgraves n'en dit mot.

François de Paule Latapie, qui fut son précepteur et son confident, est plus prolix...mais cela reste dans ses écrits personnels non publiés in extenso à ce jour.

Rendons grâce et justice à Raymond Céleste, Conservateur à la Bibliothèque de Bordeaux et intime des Montesquieu à la fin du XIXème siècle : en 1902 et 1903, il retranscrit les notes de Charles-Louis relatant son séjour américain pendant la Guerre d'indépendance ; il cite certaines correspondances entre ce dernier et Latapie et établit les grandes lignes de sa carrière militaire. Mais de grandes périodes ou événements de sa vie restent dans l'ombre...

Signalons, pour le regretter, que le très riche Fonds d' archives " des " Montesquieu, déposé à la Bibliothèque municipale de Bordeaux, recèle bien des documents passionnants, parfois cités, mais non étudiés dans leur globalité .

Dans la saga familiale, hormis son filleul et *petit-cousin*, Prosper de Secondat, héritier, 2 ans après sa mort, de tous ses biens en France, on s'est peu soucié semble t-il, de trop s'étendre sur l'émigré de 1791, dans la seconde partie du XIXème siècle.

EXTRAITS :

UN PETIT-FILS DE MONTESQUIEU : CHARLES-LOUIS

1749-1824

Le fils unique de Jean-Baptiste de Secondat, baron de La Brède et de Montesquieu [1716-1795] et de Marie-Catherine de Mons [1719-1720? -1801] est né le 22 novembre 1749, à Bordeaux, paroisse de St-Christoly.

Sa mère ne put avoir d'enfant pendant neuf ans (plusieurs arrêts de grossesse). Montesquieu fut son parrain: il porte ses prénoms. Il avait 6 ans à la mort de son célèbre grand-père.

Cet héritier reçut une éducation attentive et affectueuse de la part de ses parents, et sa mère fut toujours angoissée à l'idée de le perdre. Jusqu'à ses 19 ans, son père a engagé un précepteur pour ses études à domicile. L'ami de Jean-Baptiste, François de Paule Latapie, très cultivé, prit le relais jusqu'à ses 23 ans pour l'initier au grec et au latin. Charles-Louis le considérait comme son mentor et son confident; il l'appelait « Mon cher maître » et lui resta fidèle.

À 20 ans, de santé déjà un peu fragile, il contracte une longue fièvre: affolement familial!

Depuis quelques années, il était très attiré par le métier des armes, à l'encontre des souhaits de son père, qui voulait en faire un magistrat (ce que lui-même avait refusé à Montesquieu!). Deux de ses cousins germains Secondat étaient déjà militaires.

Charles-Louis s'obstine et finit par obtenir l'autorisation paternelle.

Débuter une carrière militaire à 23 ans passés n'est pas un avantage pour de futurs avancements... Cependant, les armées royales ont besoin de recruter de jeunes nobles. Toutefois, pour devenir capitaine, maître de camps, colonel, il fallait acheter — cher — sa charge. Jean-Baptiste aidera son fils en temps voulu.

quelques allers-retours à Bordeaux; il est apprécié dans les Salons parisiens des amis des Secondat et se fait un peu connaître à la cour: son nom, auréolé du souvenir vivace de son aïeul et de son père, est un excellent « carton d'invitation »!

1776. Il est nommé sous-lieutenant. Louis XVI règne depuis deux ans.

21 avril 1777. Capitaine au Dauphin-Cavalerie, basé à Brest. Il a 28 ans.

29 avril 1779. Il rejoint le Royal-Piémont-Cavalerie basé à Bayeux, Normandie, sous les ordres de Jean-Laurent de Durfort-Civrac, duc de Lorges.

❧ L'AVENTURE AMÉRICAINE ❧

À Paris, on ne parle que de la rébellion de ces 13 États, « unis » contre la tutelle de l'Angleterre. La Déclaration d'indépendance (rédigée en grande partie par Thomas Jefferson) est décrétée le 4 juillet 1776. Comme de nombreux jeunes officiers, Charles-Louis ronge son frein de caserne en caserne; pas de gloire et faits d'armes à espérer pour cette génération, car le pays connaît enfin la paix, après la ruine provoquée par la guerre de Succession d'Autriche (1740-1748) puis la désastreuse guerre de Sept Ans (1756-1763).

Parti à 19 ans, en avril 1777, dans des circonstances rocambolesques, le marquis de La Fayette est revenu en héros, à Paris et à Versailles, en février 1779.

Latapie raconte au père: « La conversation de Charles-Louis est pleine de feu et son âme, d'héroïsme! ». Dans l'Esprit des Lois, son grand-père écrivait: « Il n'y a rien que l'honneur prescrive plus à la noblesse que la guerre ».

Avril 1780. Il est enfin nommé aide de camp du major-général marquis de Chastellux (rencontré... chez l'irremplaçable Mme de La Ferté-Imbault), intégrant le Corps expéditionnaire français qui va partir soutenir les Insurgés en Amérique.

2 mai 1780. Charles-Louis promet à Latapie, féru de sciences naturelles comme son père, de lui ramener « une collection complète de plantes, coquillages et minéraux ». Aller de l'autre côté de l'Atlantique est, en soi, une véritable aventure; y partir faire la guerre avec

La Fayette, déjà l'homme le plus célèbre du royaume, est tout à fait exaltant!

Il embarque à Brest sur le vaisseau *Duc de Bourgogne* avec l'État-major placé sous les ordres du lieutenant-général comte de Rochambeau. La traversée sera une dure épreuve de soixante-douze jours, ponctuée de batailles navales.

11 juillet 1780. Débarquement à Newport. Chastellux est chargé d'organiser le camp et l'intendance des troupes attendues dans ce quartier général français. Charles-Louis donne toute satisfaction dans les tâches qui lui sont confiées et Chastellux écrit au ministre de la guerre en octobre, pour lui obtenir, à 31 ans, son avancement... qui se fera bien attendre.

« Je me trouve fort heureux ici [Newport]; la Révolution s'opère lentement, je crois que nous sommes venus fort à propos au secours de la constance épuisée des Américains ».

Français ou Américains, tout le monde l'appelle « baron de Montesquieu », et lui-même dans ses propres lettres; ce qu'il n'est pas. À Bordeaux, on l'appelait soit par son nom de famille, Secondat, soit « Monsieur de La Brède », comme son grand-père du temps de sa jeunesse. Son père lui-même, signe « Secondat ». Mais le nom de celui dont le livre majeur a servi de base à la rédaction de la Constitution américaine est un véritable sésame! « Je parle mal anglais; je le lis mieux », confie-t-il à Latapie.

Pendant les moments où l'on ne « bataille pas », Chastellux, accompagné de ses deux aides de camp et d'officiers, sans oublier leurs domestiques, part en inspection-découverte sur ces immensités américaines. Nous trouvons aux côtés de Charles-Louis, l'Irlandais Isidor de Lynch (1755-1838), éduqué à Paris et qui avait de proches parents à Bordeaux.

11 novembre 1780. Tout ce beau monde débute un long périple de deux mois. Charles-Louis visitera 7 états sur 13, depuis Rhode-Island, pour se rendre au QG des troupes américaines près de Totohaw Falls (État de New York). Suivant en cela l'éducation « éclairée » qu'il a reçue de Latapie et de son père, qui lui ont appris à être « curieux de tout », il va avoir à cœur de découvrir l'Amérique profonde. Dans quinze

Il n'a pas la réputation d'être un coureur de « jupons », contrairement à ses amis ; aussi, pendant la traversée, le comte de Loménie refuse-t-il, pour le taquiner, de lui prêter *Les Liaisons dangereuses*, œuvre libertine juste publiée.

Il plaisante avec lui à ce sujet pendant une bataille navale, au cours de leur voyage.

Son père, et à juste raison, s'impatiente quant à la carrière de son fils. Il fait intervenir la duchesse de Civrac, fort bien en cour : remarquons l'efficacité de plusieurs Dames et leurs bonnes intentions à l'égard de ces Messieurs de Secondat !

11 novembre 1782. À 33 ans, le voilà enfin nommé maître de camp en second [colonel-commandant en second] au régiment de « Bourbonnais-Infanterie » (colonel-propriétaire : le marquis Laval de Montmorency), qui a participé à toute la guerre. À l'entrée de l'hiver, l'indépendance de la jeune nation américaine est acquise.

Pendant que les pourparlers de paix vont s'engager, il repart en voyage, accompagnant Chastellux, avec son ami Lynch, le baron de Talleyrand, le baron de Vaudreuil. Ce sera d'abord le Massachusetts, puis Boston et une autre rencontre chaleureuse, le 5 décembre, au QG de Washington, à Newburgh, dans l'État de New York. Ils rentreront par Philadelphie, le 12 décembre, pendant les négociations diplomatiques. [Le marquis de Chastellux fera éditer, plus tard, ses récits de voyages en 389 pages!].

Le traité de paix sera signé, à Versailles, le 4 février 1783.

Fin 1782. Rochambeau, Chastellux, et tant d'autres, rentrent en France. Charles-Louis embarque avec l'État-major sur la frégate *L'Émeraude* et il a l'honneur de commander les troupes à bord. Auréolés de gloire, ils débarquent, après une traversée encore difficile, le 10 février 1783, à Saint-Nazaire.

Il rentre à Bordeaux, sans une blessure ! Sa mère, très pieuse, a été « entendue »...

❧ EN FRANCE ❧

Charles-Louis a droit à du repos ; il a envie de se distraire et peut-être répond-il à des invitations de certains de ses compagnons d'armes

étrangers, notamment irlandais, voire même anglais? Le 11 juillet 1783, il part donc un mois et demi en Angleterre, depuis Calais.

Le 10 mai, George Washington a souhaité que les officiers français ayant participé aux combats soient honorés par la décoration de CINCINNATUS, déjà adoptée par les vétérans des 13 États. Les « CINCINNATI DE FRANCE » en seront donc la 14^e section. Médaille et insigne furent dessinés, à sa demande, par le major ingénieur français Pierre Lenfant qui fit réaliser les premiers à Paris, en octobre 1783 : il s'agit de l'aigle américain aux ailes déployées [cf. p. 14], avec médaillon représentant Cincinnatus, héros de la Rome antique, accrochée à un ruban bleu (pour les Américains), bordé de blanc (pour les Français).

Charles-Louis fit partie des premiers décorés. Insignes et diplômes furent remis en grande solennité le 16 janvier 1784 :

On commença chez l'amiral d'Estaing, pour décorer les officiers de la marine; puis on se rendit chez le marquis de La Fayette pour les engagés volontaires et enfin chez le marquis de Rochambeau pour honorer les officiers de l'armée de terre. Charles-Louis reçut cette distinction héréditaire (transmise au fils aîné du titulaire décédé) mais il ne dit pas à Latapie si ce fut ce jour-là.

Metz, le 7 septembre 1784:

« Vous avez un compliment à me faire, mon très cher maître, j'ai reçu l'ordre de Cincinnatus et je suis, de plus, membre de la Société philosophique d'Amérique. M. le comte de Rochambeau avait demandé pour moi, il y a sept mois, l'ordre de Cincinnatus, j'étais un des six pour qui il s'intéressait; les Américains l'ont accordé dans leur dernière assemblée du mois de mai à tous ceux qui ayant passé en Amérique ont été faits colonels depuis leur retour, ainsi nous sommes plus nombreux et je puis dire, comme Montaigne, que l'ordre s'est abaissé jusques à moi; quoi qu'il en soit, il me fait plaisir; mais ce qui me fait encore plus de plaisir, c'est que je n'ai pas mal réussi et que ma réputation militaire de garnison est assez bien établie; je compte être à Bordeaux le 10 octobre ou, pour mieux dire, je compte être à Soussans ou à La Brède à cette époque, car, à vous dire vrai, Bordeaux ne me plaît pas infiniment en dépit des ballons des cours de chimie, etc. »

Louis XVI, par lettres patentes du 8 août 1784 (renouvelées le 12 décembre 1789), reconnaît cette Société américaine comme « Premier ordre étranger » et en autorise le port de l’insigne « à côté de la croix de Saint-Louis », ce qui est hautement symbolique.

[Supprimée... en 1792, la Société des Cincinnati de France fut refondée en 1925 et reconnue d’utilité publique en 1976. L’insigne est toujours officiellement inscrit et porté. Président: M. de Montferrand. L’actuel titulaire du « diplôme » de Charles-Louis est M. le Baron (Henry) de Montesquieu].

25 juillet 1786. Charles-Louis rejoint son régiment de Bourbonnais à Metz. Il est fait chevalier de Saint-Louis, la plus haute distinction militaire de l’Ancien Régime. Il est, ENFIN, élevé au grade de colonel des Grenadiers Royaux du régiment de l’Orléanais. Il a 37 ans, toujours célibataire.

27 avril 1788. Ses brillants états de service sont reconnus: il est nommé colonel-commandant en chef, du régiment de Cambrésis-Infanterie, en caserne à Bayonne et Dax (deux bataillons). Il se déplacera le 1^{er} janvier 1791 à Perpignan, devenu le « 20^e Régiment d’infanterie », les régiments ont perdu leurs anciens noms. C’est un chef très estimé de ses hommes.

❧ LA RÉVOLUTION FRANÇAISE ❧

Il est aisé de comprendre qu’au début de la Révolution, Charles-Louis et son père, âgé de 72 ans, homme agréable, cultivé, intelligent, mais pas converti aux idées « d’égalité » entre les 3 Ordres ancestraux et attaché au prestige de naissance de la noblesse, n’ont pas les mêmes points de vue. D’autant plus que le fils a vécu une « Révolution », ainsi qu’il l’écrivait quelques années plus tôt, et exprimait son élan envers la liberté et l’égalité des citoyens américains!

En 1787, il va donc représenter la « Famille Secondat de Montesquieu » aux États généraux de la Sénéchaussée de Guyenne, à Bordeaux, en tant que « baron de Montesquieu » (?) mais à titre personnel car son père, qui n’y assiste pas, ne lui donne pas procuration pour voter en son nom.

« La Déclaration des droits de l’homme et du citoyen », en août 1789,

lui convient. Et il espérait l'avènement d'une monarchie constitutionnelle à l'anglaise... son père aussi, a minima.

Juillet 1790 - février 1791. La Constitution civile du clergé va déchirer la nation en deux camps fratricides: on peut supposer que l'obligation faite aux prêtres de jurer fidélité à la Nation et de recevoir leur « nomination » par les représentants du peuple l'ait déjà « éloigné » de ses premiers sentiments de loyauté à l'égard de la cause révolutionnaire? N'oublions pas qu'il a vécu auprès d'une mère aimante, extrêmement pieuse, voire dévote, son père l'accompagnant dans ces sentiments. (Il n'a jamais admis la foi protestante de Jeanne de Lartigue, sa mère...) Le pape ayant jeté l'anathème (mars 1791) sur les « prêtres jureurs », ce sujet-là ne pouvait qu'être douloureusement vécu par les Secondat, y compris par Charles-Louis.

La Révolution prend une tournure plus radicale.

2 août 1791. Il prend congé de son régiment et démissionne en septembre. Le 10 novembre, il reçoit une lettre touchante de vingt-six de ses officiers et sous-officiers qui déplorent son départ et le couvrent de louanges. Ils expriment leurs regrets de perdre un chef dont « la conduite sage, les soins infatigables et toutes les vertus resteront à jamais gravés dans nos cœurs ».

Mais le 13 août il s'est passé des événements incontrôlés, insurrectionnels ou déclarés tels par la suite, au sein du régiment. C'est ce que l'on appellera « L'affaire de Perpignan ». En effet, comme leur colonel, de nombreux officiers avaient déjà émigré en passant par l'Espagne proche, créant une situation conflictuelle. Des agitations en ville et dans la caserne se produisent. Paris y voit un complot royaliste et décrète en février 1792, l'arrestation de vingt-huit officiers et sous-officiers. Emprisonnés avec d'autres condamnés à mort à Orléans, ils sont transportés vers Paris entre le 4 et le 9 septembre. Mais à Versailles ils sont massacrés odieusement par une foule hystérique et manipulée. Cinq officiers seulement en réchapperont.

Il ne pouvait qu'être horrifié par ces événements qui le touchent intimement, alors même que la famille royale est désormais emprisonnée depuis juin 1791. Le risque d'être lui-même arrêté s'est-il fait plus pressant? A-t-il pris ou reçu des conseils par son ami Isidor de Lynch, qui

poursuivra une brillante carrière militaire tout au long de ces temps troublés et même sous l'Empire? Ce qui est sûr, c'est qu'il a quitté le régiment à temps et en ayant déjà organisé sa fuite.

❧ L'EXIL ❧

Fin 1791, début 1792. Son départ clandestin est mûrement préparé. Son père fait un emprunt de 8 000 livres en mars 1790, mais on ne sait pas pour quelle raison. Jean-Baptiste lui a certainement remis une somme d'argent conséquente par des moyens détournés car il n'est pas question de se faire dénoncer. Un document se rapportant à Laurent de Loyac [fils d'un cousin germain maternel de Montesquieu] laisse bien supposer qu'au prétexte de solder l'héritage de sa grand-mère Anne de Pesnel († 1700!), Loyac verse 36 000 livres à Jean-Baptiste, en espèces semble-t-il. Cela ne pouvait être destiné, en secret qu'à Charles-Louis, peut-on logiquement supposer. Dans ce même legs, il attribue « 5 sous et une bourse » à Denise, la sœur de Jean-Baptiste. C'est dire la différence de traitement assez spectaculaire.

Notre colonel fuit par l'Espagne et rejoint « l'Armée des Princes », réfugiés à Coblençe en Allemagne, avec le prince de Condé et le futur roi Louis XVIII à sa tête. Il intègre le régiment du comte de La Châtre, puis celui du duc de Laval-Montmorency, qu'il connaissait déjà.

15 juillet 1795. Faisant partie de l'État-major franco-anglais de Lord Moira, il échappe à la défaite du débarquement raté de Quiberon et au massacre des troupes émigrées et des Chouans, par le général Hoche: il était dans un des navires de la seconde vague qui réussirent à s'échapper, repêchant malgré tout près de 2 500 hommes!

À Bordeaux, les temps révolutionnaires ont, là aussi, basculé dans « la Terreur »... Les Secondat habitent depuis 1770 un bel hôtel au 57, rue Sainte-Eulalie [actuelle rue Paul-Louis Lande]. Ils ont accédé à toutes les obligations, réquisitions, déclaration de biens, dépôt de l'argenterie, des chevaux, etc. exigées par les nouvelles autorités. Parent d'un fils émigré, ils sont passibles des pires tracasseries et risquent leurs vies. Dès 1793, le baron ne sort plus de chez lui.

En 1795 [date exacte non connue]. Charles-Louis, à 46 ans, épouse une Irlandaise catholique de 50 ans (née en 1745) Mary Ann Mac Geoghegan O'Neil, fille unique d'un riche notable. Le beau-père, de caractère autoritaire, vivra longtemps, maintenant le couple dont le mari n'a pratiquement pas un sou vaillant et juste un nom illustre — ce qui n'avait pas dû trop lui convenir — sous sa férule financière.

Détail important: Mary Ann était veuve, sans enfants d'un certain N. Northy.

Ce mariage, entre une veuve de 50 ans et un célibataire de 46 est assez surprenant par rapport aux mœurs de la haute société de l'époque... Des indices et réflexions personnelles me font pencher pour un mariage par inclination sincère et réciproque: je me permets cette interprétation.

Charles-Louis a pu faire la connaissance de la dame dans les milieux intellectuels irlandais de Londres que leur famille côtoyait. Son père était ami avec le philosophe Edmund Burke, grand défenseur de la cause des Insurgés américains et... ferme opposant à la Révolution française! Dans une lettre du 22 juin 1796, Burke invite le beau-père à le rejoindre chez lui, dans son domaine de Beaconsfield (80 km de Londres), « en emmenant Charles-Louis de Montesquieu qu'il connaissait bien ».

Il y a aussi deux de ses anciens compagnons de guerre qui peuvent avoir favorisé leur rencontre, dans les milieux cultivés qui reçoivent Charles-Louis. En effet, Mary Ann est liée à la famille du capitaine O'Neil qui combattit à Yorktown avec lui; ainsi qu'avec l'abbé Mac Geoghenan, ami de la famille Lynch, si proche de Charles-Louis par Isidor, l'autre aide de camp et dont il connaissait, comme son père, la branche bordelaise; notamment J.-B. Lynch du même âge que lui et futur maire de Bordeaux en 1808.

Les époux habitent à Londres: au 44, Upper Seymour street puis, à proximité, dans Upper Berkeley street, quartier de Marylebone proche de Hyde Park. Leur résidence principale se situe à Bridge (1 500 habitants en 2018), entre Canterbury et Douvres, dans leur maison de « Bridge Hill ».

carrière, Charles-Louis décide de reprendre du service actif. Et cela à la faveur de la Restauration: le comte de Provence, qu'il connaît, étant devenu le roi Louis XVIII.

Mars 1815. Par décision royale datée du 4 février, le maréchal Soult, duc de Dalmatie, l'informe qu'il est nommé lieutenant-général au 22 juin suivant (c'est dans l'uniforme de ce grade qu'il est représenté sur trois portraits, bien qu'il ne l'ait jamais revêtu!)

Il arrive en France le 4 mars. Mais la « bonne fortune » de la devise des Secondat n'est pas à ses côtés, hélas. Napoléon, échappé de l'île d'Elbe, débarque à Vallauris/Golfe Juan, le 1^{er} mars! Les « Cent-Jours » de cette reconquête éphémère ruinent définitivement ses projets raisonnables de revivre en France: Louis XVIII a fui à Gand.

Charles-Louis accueille et veille sur Prosper pendant cette période afin de le mettre à l'abri. Il a 18 ans et suit des cours à Southampton. Sous-lieutenant en 1820, il démissionnera à 25 ans en 1822. Grâce à Charles-Louis, il deviendra baron de Montesquieu en 1826.

❧ LA FIN DE VIE ❧

Quelques années avant sa mort, il transmet à son cher cousin, avec qui il a eu des relations fraternelles, tous les biens des Secondat de Montesquieu, en réservant l'usufruit (s'il y en a) pour Mary Ann.

Charles-Louis va préciser ses dispositions.

Le 4 février 1822, il fait rédiger son testament, en anglais. Il souhaite être enseveli dans l'église de la paroisse « dans laquelle il mourra » ; les frais des funérailles ne devront pas dépasser 70 livres sterling. Il établit une longue liste généreuse de dons en espèces à plusieurs personnes ou institutions, ainsi que pour l'ensemble de ses nombreux domestiques — ou leurs enfants en cas de décès — sans oublier l'hôpital et le pasteur.

Nous apprenons qu'il a un autre filleul: Charles Montesquieu BELLERS, second fils de « sir Edward BELLERS of BRINWATH, in the country of Louth » [baronnie en Irlande], certainement proche de la famille de sa femme. Il sera l'héritier de ses propriétés anglaises et chargé,

après la mort de la baronne, de nombreuses procédures pour réaliser ses dernières volontés financières; y compris à l'égard des Familles françaises.

Voilà aussi qu'apparaît dans ses largesses « *mon cousin Marbotin junior à Bordeaux* », issu d'une famille bien connue de parlementaires: il recevra après le décès de l'épouse, la moitié de ses rentes [Il est possible qu'il ait voulu « remercier » ceux qui avaient aidé ses parents pendant la Révolution. Ils ne sont pas « cousins »].

En effet, « *Marianna, ma chère femme* » doit toucher sa vie durant, la totalité des rentes tirées des placements du baron et autres revenus des propriétés.

L'autre moitié de cet héritage financier est dévolue à Mlle de Mons, autre jeune cousine (?) issue de la branche maternelle de Charles-Louis, à Soussans-en-Médoc.

Il précise encore: « *Mes manuscrits, soigneusement empaquetés* », [inclut-il dans cette expression certains des manuscrits du philosophe son grand-père?] seront remis à Prosper. Si celui-ci était décédé avant lui... « *ils seront brûlés immédiatement* » [!]

Enfin dans un codicille du 27 février 1823, Charles-Louis prévoit que « *le capital sera versé à mon cousin Prosper de Montesquieu de Bordeaux et à sa sœur Emily de Montesquieu, en deux parts égales.* »

Charles-Louis de Secondat meurt à Bridge Hill House le 19 juillet 1824 dans sa 74^e année. Il est enterré dans l'église Saint-Peter.

François de Paule Latapie était mort un an avant lui. Dans son testament, il avait institué la Fête de la Rosière de La Brède (qui perdure 195 ans plus tard!)

Joseph-Cyrille meurt deux ans après, à 78 ans. Prosper hérite de La Brède, ainsi que des grandes propriétés de Rochemorin, Baron, Saint-Morillon, etc.

Le 13 juillet 1835, Mary Ann, âgée de 90 ans, « The baroness de Montesquieu » meurt dans sa résidence londonienne de Upper

Berkeley street, [Ch-H. de Montesquieu m'a aimablement confié ces indications et bien d'autres, découvertes récemment à la lecture d'un avis de décès dans le journal londonien *The New Monthly Magazine* de 1835].



Sans la Révolution française, toute « la suite de l'histoire » des descendants de Montesquieu aurait été totalement différente!

En effet, Charles-Louis, son petit-fils « héréditaire », n'a pas vraiment choisi la vie qu'il a vécue; même s'il connut une existence bien remplie et riche d'expériences.

... Et de nos jours, Henry de Secondat de Montesquieu ne serait peut-être pas « LE » baron, chef de famille des Montesquieu; le château de La Brède n'aurait pas appartenu aux familles de Sivry et de Chabannes; et je n'aurais pas écrit plusieurs ouvrages à propos des ancêtres de ceux qui m'ont fait le plaisir de devenir mes amis.

Siorac, juin 2018



COURSES SUR LE DOMAINE DE BRIDGE HILL HOUSE [MAISON À GAUCHE]

[THOMAS ROWLANDSON, 1804]
MUSÉE DE CANTERBURY